

le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro triple contient des textes inédits d'auteurs de la Suisse romande et un exemplaire coûte 15.-CHF ou 15.-euros.

Bouture frontalière (extraits de roman)

par Ivan FARRON

1

Lorsqu'il arrivait par le tracé habituel et apercevait à travers une fenêtre en mouvement l'immeuble couleur rouille de l'administration des postes ou encore l'énigmatique siège de la banque des banques centrales qu'il avait toujours comparé enfant à une boîte de nescafé, Alexis était heureux de retrouver ces repères familiers, impatient de fouler le sol de sa ville natale, avide d'en respirer l'air, tandis qu'à présent, anticipant l'arrivée proche du train, il se disait qu'il préférerait rester assis à sa place et regarder tous les passagers se diriger vers la sortie. Au lieu de repartir dans l'autre sens après un temps d'arrêt comme le prévoyait son itinéraire, le convoi, devenu soudain silencieux comme un tombeau, resterait magiquement immobilisé dans la gare française. Autant pour se protéger du jour que pour assurer son invisibilité, Alexis rabattrait alors le store de toile et puis il dormirait longtemps, pelotonné sur sa banquette, sans que personne – employé chargé de vider les poubelles, voyageur se trompant de train – ne vienne le déranger. Le soir venu, guéri de sa fatigue, purgé de sa bile noire, indifférent à l'état de santé de son père, il franchirait la douane dans une gare déserte, comme en rêve, et prendrait un train de nuit dont la destination restait encore à déterminer (cette velléité de sommeil clandestin était elle-même une espèce de rêve mi-éveillé auquel il rendrait un lâche hommage quelques minutes plus tard en étant le dernier passager à quitter la rame).

2

Traversée par un grand fleuve à l'intersection de trois pays, la ville natale d'Alexis comptait trois gares nationales réparties dans deux sites différents: la gare suisse, la

gare française, véritable enclave abritée dans la suisse, et la gare allemande, de l'autre côté du fleuve historique chanté par les poètes. Cette ville se trouvait en Suisse, ce qui expliquait la plus grande importance de la gare suisse par rapport aux deux autres. Le train où se trouvait Alexis roulait à présent en direction de la gare française.

3

Après avoir hésité à détacher lentement la page qui l'intéressait dans le cahier culturel de l'épaisse édition sabbatique du quotidien zurichois acheté à la gare de Mulhouse, Alexis se décida à garder le journal tout entier sans savoir si, au moment de quitter le train, il le glisserait dans la poche extérieure de sa valise ou le porterait à la main. Aujourd'hui encore, chaque fois qu'il achetait un livre ou un journal en allemand il pensait au très jeune homme empruntant à la bibliothèque d'une ville qui n'était pas sa ville natale les nouvelles de Kleist – en bilingue d'abord, puis dans l'original – qu'avaient suivi de nombreux autres « classiques » des littératures de langue germanique. Les soirées passées à lire ces ouvrages auraient dû démontrer au sévère jury imaginaire à l'intérieur duquel il endossait tous les rôles son assiduité dans une discipline dont il avait déjà l'impression qu'il en poursuivrait l'étude jusqu'à sa mort sans jamais atteindre un niveau satisfaisant. Ce colloque intime et stérile l'avait mené ensuite aux examens de la Faculté des Lettres, puis à la traduction littéraire professionnelle, sans qu'aucune de ces soi-disant étapes franchies ne lui ait donné pour autant l'impression d'exercer une activité tangible : ses premiers honoraires lui avaient paru émis dans une monnaie fictive, dont il s'était étonné qu'on l'acceptât à la caisse du supermarché.

4

L'allemand, il l'avait étudié pour combler une lacune initiale, qui était à vrai dire moins sa méconnaissance de cette langue elle-même que celle du dialecte parlé dans sa ville natale. De se sentir un étranger dans une ville où il avait passé les treize premières années de sa vie, Alexis le vivait encore aujourd'hui comme une expérience douloureuse et absurde. Qu'il n'ait appris ce dialecte ni à la maison ni à la petite école française où il était resté de six à onze ans, ni encore au collège, situé de l'autre côté de la frontière, dans lequel il avait passé les deux années suivantes, n'avait en soi rien d'anormal, puisque le français était la seule langue pratiquée dans ces mondes respectifs. L'anormal avait été de ne connaître aucun autre monde. L'année de ses huit ans, une vieille institutrice tenta de lui inculquer les rudiments du *bon allemand* à l'aide d'une méthode d'avant-guerre (Das ist ein Baum. Da ist der Baum) et celle de ses treize ans, durant laquelle la France avait gagné une première fois le championnat d'Europe de football, il quitta sa ville natale. Quand il lui arrivait maintenant d'entendre ce dialecte ou un des membres plus ou moins proches de la même famille linguistique, il ressentait une vive curiosité émue, contredite par un sentiment d'exclusion. En effet, grâce au long apprentissage de l'allemand qui avait suivi ses années d'enfance, il comprenait ce qui se disait près de lui tout en sachant que, même s'il se joignait à la conversation de ses voisins de table, il resterait à jamais le visiteur du dehors, celui qui, dans le meilleur des cas, se voit féliciter poliment pour sa bonne compréhension de la langue du pays.

5

Radicalement étrangère, étrangement familière, peut-être parce qu'à la fois radicalement étrangère et étrangement familière, sa ville natale demeurait pour lui semblable à aucune autre. L'enchevêtrement de ses rues, leur nom, d'abord seulement entendu puis épilé quand il avait su déchiffrer les inscriptions écrites sur fond bleu en lettres blanches, avaient constitué pour lui la première version disponible du monde extérieur. Encore aujourd'hui, certains de ces noms, hormis le fait qu'ils se référaient à un lieu précis, lui semblaient d'une épaisseur impénétrable : leur sonorité l'emportait largement sur une signification qu'il n'avait comprise que bien plus tard : ainsi le terme de « Brausebad », s'il désignait en allemand les « bains publics » ou « bains-douches » qui avaient disparu du quartier avant sa naissance, constituait également un être sonore et graphique à part entière : ses trois

syllabes résonnaient comme un nom propre majestueux et inquiétant. Brau-se-bad ! Mais, écrites sur le rectangle blanc surmonté d'une bande vert d'eau que l'on trouvait à toutes les stations de tram, elles se bornaient à nommer le carrefour situé près de l'appartement familial et auquel s'arrêtaient les véhicules des lignes 1 et 6, dont les motrices et les remorques étaient également vert d'eau.

Quant au restaurant «Froschenbollwerk », qui se trouvait à l'angle du carrefour, il avait fallu très longtemps à Alexis avant d'apprendre que ce terme pouvait se traduire par « bastion des grenouilles ». La traduction ne rajoutait rien à son souvenir : le « Froschenbollwerk », tout autant disparu à l'heure actuelle que les bains publics d'avant sa naissance, resterait ce nom composé qu'il avait associé enfant, alors qu'il feuilletait un album illustré sur la Grèce, au croassement des batraciens d'Aristophane, encore aujourd'hui la seule réplique qu'il connaissait des *Grenouilles*: Froschenbollwerk coax coax ! Froschenbollwerk coax coax ! Mais quel traducteur en allemand de la pièce aurait eu le courage d'en proposer cette variante téméraire et inédite ?

6

La ville natale d'Alexis avait été la bouture de laquelle avaient poussé toutes les villes aimées et visitées ultérieurement, y compris celle où il vivait maintenant : la simple vue d'un mur de brique en terre cuite le déportait immédiatement dans l'espace-temps des premières promenades d'un très jeune être découvrant le monde sous les espèces des immédiats alentours de l'appartement familial. Cette exploration à la fois craintive et fiévreuse, Alexis l'avait effectuée sans quitter un seul instant la main de sa mère, laquelle avait toujours assimilé le dialecte de sa ville natale à une maladie de la bouche et des cordes vocales. Par ce dégoût apparent, sa mère s'était distinguée de son père, devenu après le départ précipité de sa femme et de son fils, c'est-à-dire de sa mère et de lui, l'unique habitant de l'appartement qui n'avait plus dès lors mérité d'être qualifié de familial. De cet appartement dont il ne savait pas qui l'habitait maintenant, Alexis aurait aimé penser, de manière presque abstraite et détachée, comme on mesure une distance sur une carte, que le train, sur le point de franchir la frontière, s'en rapprochait de plus en plus, mais cette proximité l'irritait en ce moment et il cherchait à l'oublier.



Extrait du manuscrit “ INTERDITS ”, projet de roman ayant pour thèmes les amours, les douleurs, les inconscients, les imaginaires, les maux, les biens, les religions, les médecines, les mémoires, les oublis, les partages, les solitudes, les enfances, les folies, les extases, les sexes, etc...

par Serge CANTERO

– Tu as mal au dos!? Ce n’est pas la première fois que quelqu’un, dans la rue, chez moi en Suisse, quelqu’un qui me connaît peu ou superficiellement, et que, sans doute, la nature a doté de la capacité de lire en autrui des douleurs dont il souffre lui-même ou dont il a souffert, me fait cette remarque sous forme de question, tu as mal au dos!? En général, cela m’irrite au plus haut point, pourtant je n’en laisse rien paraître –!jusqu’ici!– pour deux raisons. La première, c’est que cette question n’en est pas une, la personne qui la pose se protège par la forme interrogative d’une trop grande indiscretion qu’aurait entraîné la simple exclamation!: tu as mal au dos toi!! La seconde est que si l’on peut ainsi lire à livre ouvert dans ma démarche ou à ma posture et constater mon mal de dos, pourquoi me le faire savoir!? Je peux supposer que l’on tente par là de me suggérer un traitement, sans doute fourni par celui-là même qui pose la question –!gracieusement, j’en doute!– pourtant, malgré cette supposée bonne intention de sa part, cette intrusion est de l’ordre du viol de ma sphère privée. Je me sens comme mis à nu. À cette remarque déguisée en question, déguisée en proposition de soins, déguisée en compassion, j’ai envie de répondre!: Oui, j’ai mal au dos et cela ne regarde que moi et, à condition que je me soigne, mon thérapeute!!

Cependant, cette réaction réprimée, habituelle chez moi, ne surgit pas face à ce gamin. Bien que la forme fût strictement la même, le ton était tout à fait différent et le locuteur, cela va sans dire, pour le moins inattendu. Quel enfant de dix ans est capable de poser ainsi un tel diagnostic, d’un simple coup d’oeil!? Je ne répondis pas. Alors qu’en général je rétorque par un non merci, ce qui a pour effet d’éviter une conversation sur le thème des médecines alternatives, là, je n’avais rien envie de dire et Ernesto, me tendant une main que je saisis, m’entraîna silencieusement vers une *cabaña*, la seconde en montant, au-dessus de la ronde aux toilettes océaniques. J’avais vu

Karl y pénétrer brièvement lors de ma deuxième visite et s’adresser à quelqu’un en anglais. C’était une petite cabane en forme de L renversé. La branche plus petite était bordée par trois murs en terre à l’extérieur et une simple palissade du côté intérieur, et la grande, couverte d’un toit de palmes, avec un seul long mur extérieur, était meublée de trois des désormais traditionnels hamacs. On entrait par l’arrière, à travers le grand mur en pisé, par une porte très basse divisée en deux battants superposés, à la façon des portes de ferme. La vue depuis cette grande terrasse couverte était magnifique. Cette cabane, légèrement surélevée par de courts pilotis, occupait le plus haut point de la colonie. On pouvait de là apercevoir non seulement l’océan, les falaises de part et d’autre de la plage, le village avec sa place minuscule, noire de monde en ce jour de marché, et son église polychrome en forme de gâteau baroque, mais aussi toutes les autres cabanes situées en contrebas. Ernesto me fit signe de rester dehors et il entra seul dans la chambre. Je l’entendis murmurer quelque chose dans un anglais rudimentaire et après qu’il fut réapparu dans l’encadrement de la porte, je vis derrière lui l’être le plus singulier qu’il m’ait jamais été donné de rencontrer. Tout d’abord, je pensai qu’il s’agissait d’un Zapotèque, comme le petit, quoique la couleur de sa peau, dans la semi-obscurité fut très sombre!; mais lorsqu’il eut franchi le seuil et fut ciselé par l’ombre striée de rais de lumière de la couverture végétale, je situai plutôt son origine de l’autre côté de l’Océan Pacifique, dans le sous-continent indien, les Indes véritables, celles où Christophe Colomb pensait débarquer et qui ont ainsi transmis ce nom d’Indiens à un peuple qui s’apparenterait plutôt aux Chinois, aux Mongols ou aux Sibériens. Sa peau semblait d’autant plus sombre que ses cheveux étaient uniformément blancs, avec seulement quelques vestiges plus foncés par en-dessous et sur l’arrière. Ses petits yeux vifs étaient très clairs, je n’en distinguais pas encore la couleur gris-vert, mais son

regard faisait, comme sa chevelure, fortement contraste avec la teinte d'ébène de son épiderme. Il était très petit, quoique parfaitement proportionné, à l'exception de ses mains, gigantesques comparées au reste de son anatomie, parfaitement soignées, avec des ongles arqués d'une couleur rose pâle, se terminant chacun par une bande blanche immaculée de deux ou trois millimètres. Il les passa dans ses cheveux mi-longs qu'il coiffa négligemment de ses doigts forts et fins et lia en une sorte de chignon haut perché au sommet de son crâne à l'aide d'un bâtonnet. Il s'avança vers moi et me tendit la main. À ce contact d'une douce tiédeur, je sentis une onde sismique se répandre de mon avant-bras jusque dans mon épaule et, lorsqu'il secoua ma main délicatement, cette sensation se transmit à mes omoplates et se déversa comme un liquide épais et mielleux le long de mon autre bras jusqu'au bout des doigts

instants plus tard, il errait dans un paysage nouveau, parmi une végétation luxuriante et inconnue où fleurs, fruits et oiseaux étaient autant de taches colorées contrastant avec les verts omniprésents dans toute la variété de leur gamme. Il voulut cueillir ce qui lui parut être une nêfle par la couleur et la forme, mais qu'une simple pression fit éclater comme une vesse-de-loup, dégageant un nuage poudré de violet et libérant une grappe de grains semblables à ceux de la grenade, mais répandant une odeur nauséabonde. Sa surprise fut grande et il n'osa en manger, se contentant désormais d'appréhender cet univers tout neuf par le regard seul. Alors, les sons le charmèrent, comme un chuintement tout d'abord, informe, confus, puis insensiblement d'une diversité et d'une clarté grandissante. Bouillonnement de rivière en cascade, rafales de vent

ne voix en demi-teinte répond!:

– Yes...

Il est là celui-là!!

(...)

L'enfant est seul dans sa chambre. Debout sur son lit, il assène des coups de pieds et de poings dans un polochon qui doit faire à peu près sa taille. Il s'épuise à ce jeu, pourtant cette fatigue lui plaît, car à chaque coup infligé à l'oreiller inerte, il imagine celui à qui, en réalité ce poing est destiné, celui qui vient de lui retourner le visage d'un coup du revers de sa main, son père. Quand il en a fini de battre le traversin et qu'il tombe

théorie de *cucarachas*. Je remontai la piste jusqu'à la route et là, je m'aperçus que ces bestioles n'étaient pas des blattes mais des fourmis gigantesques, de celles que l'on imagine nettoyant un cadavre jusqu'à n'en laisser que le squelette, impeccablement blanc!; de celles qui, en réalité, sont reçues comme une bénédiction, car elles ne laissent trace, après leur passage, d'aucun autre insecte ou nuisible, vivant ou mort!: les fourmis légionnaires, la *marabunta*. Je traversai la route et poursuivis jusqu'à la lisière de la forêt, dont les insectes provenaient. J'y entrai donc et après quelques centaines de mètres de broussailles d'une luxuriance grandissante, entre les branches touffues, les lianes mousseuses et les feuillages denses, au centre d'une minuscule clairière, se tenait, entouré de fougères arborescentes, un immense fourmilier avec ses yeux en tête d'épingle, son caractéristique museau allongé, sa langue rose, longue et fine, négligemment pos

ces quatre kilos de métal. Ou alors, c'est un costaud. Je vois mal aussi un soldat piquer le sol jusqu'au *clac*, le temps de crier aux autres « miiiiine » et plus de barre, plus de mine, plus de copain. Ou alors je n'ai rien compris et c'est pour les poser, les mines. Va savoir. En tout cas, je pestais et, de tout granuleux, le rocher, j'en avais vu la surface lisse. Il devait peser ses deux cents kilos, c'était un bestiau préhistorique, alors, je m'étais dit que c'était la profondeur. Avec le double mètre, j'avais sondé le trou, ça faisait 143 centimètres. Disons un mètre cinquante. C'était donc ça, la profondeur. Au-delà, ça n'en valait plus la peine. Alors quatre fois j'avais creusé, quatre fois 150 centimètres. Ce qui donne 6 mètres. On ne se rend pas vraiment compte. On se dit, on regarde ses bras écartés et Oh, un mètre cinquante, c'est même pas l'envergure d'un adulte. Maintenant, on pivote, on met ça à la verticale et

Un bûcher dans les années

par Janine MASSARD

Même si cette histoire a parfois des allures de conte, il vaut la peine de dire les quelques péripéties connues d'un bûcher désormais disparu. Dans *La Petite monnaie des jours*, il apparaît sous forme de rumeur bruissant depuis le siècle précédent : après avoir quitté un jardin impressionniste complété par une maison inconfortable posée en zone humide, notre famille devait poser ses meubles dans un logement aménagé en un lieu qui avait jadis servi d'auberge et de relais pour les chevaux. C'était peu avant le tournant des années 1950 et la première chose qu'on nous raconta, à nous les enfants, fut ce qui s'était passé un siècle plus tôt et pourquoi le bûcher de la cour, *là, regarde au bout de mon doigt, regarde*

tempe et que je te pousse encore un coup sur le front, puis voyant qu'il saigne, estimant qu'il est assez puni, il range le marteau là où il l'a pris et transporte le corps dans la remise, à côté de la chambre, après avoir constaté qu'il était bien mort. Il dira plus tard que la colère l'avait rendu aveugle et sourd, il avait tapé, tapé pour passer cette colère ou plutôt cette rage qui bouillonnait en lui ; quand il a été certain que Jean ne vivait plus, il a continué à le battre. Dit comme ça, ça paraît exagéré mais sur le moment, pendant qu'il s'acharnait il était sûr de parvenir à calmer les démangeaisons provoquées par la haine qu'il sentait remonter en lui.

Il regarde ceux qui l'interrogent, implore qu'on le croie, il dit vrai. La nuit qui suit les aveux, il tente de s'enfuir mais on le rattrape et, il

souriants désormais, les fils moins contraints de marcher sur les traces de leurs pères et notre fille ne sera pas charcutière non plus.

Aujourd'hui, si ce bâtiment de la Couronne fait partie d'un patrimoine protégé et restauré avec goût, les cours situées à l'arrière ont disparu. Mais quelques années avant son anéantissement, des enfants farceurs avaient remarqué qu'un alcoolique notoire y cachait des bouteilles de vin. Le bonhomme avait un jardin, quelque cinquante mètres plus loin, dans ce qui avait été l'aile droite du bâtiment d'origine.

Durant des années, il était parvenu à dissimuler des flacons dans le poulailler de sa cour, puis dans son propre bûcher, lequel n

Je suis mort un soir d'été

(extraits du roman)

par Silvia HÄRRI

I

1.

Je suis mort un soir d'été.

Son crépuscule torride brûle dans ma mémoire comme le soleil au-dessus des collines de Toscane, il conserve la moiteur de nos sueurs d'enfant, celles qui nous striaient les tempes, les bras, les

de toi, les adultes s'extasient. Ils disent, comme elle est belle, quelle grande fille maintenant ! Cela sonne faux.

L'entrain forcé des adultes semble te laisser indifférente. Tu ne saisis sans doute pas pourquoi tu es la reine de la fête et quand arrive le gâteau confectionné par maman hérissé de trois bougies, tu fonds en larme et refuse de souffler. Je le fais pour toi. Pour papa et maman aussi, ils ont l'air tellement embarrassés. De toute la journée tu ouvres à peine la bouche, si ce n'est pour émettre quelques gémissements ou onomatopées.

Je ne saurais dire combien de temps cela t'a pris de passer de la planète des mots à celle de leur absence. Tout cela s'est fait sournoisement, une am

t'emprisonnent contre son corps visqueux et difforme. C'est si facile. Ils tombent au sol en se contorsionnant comme des serpents. Puis la terre aride s'ouvre, elle se fissure en lézardes et les avale goulûment avant de se refermer sur eux. Le tour est joué.

Tu redeviens celle d'avant. Papa et maman recommencent à me regarder. Je suis à nouveau le courageux chevalier qui te protège du danger et te sauve des aventures les plus périlleuses. Et toi, tu m'admires comme chaque fillette admire son grand frère.

A la maison, nous n'en parlons jamais. La pieuvre est suffisamment rusée pour nous museler. Les amis et les membres de la famille sont contaminés par le mutisme, eux aussi. Ils voient et se taisent. Surtout ne

Comme un galet qui déborde

par Ferenc RÁKÓCZY

I

Aux commencements, le monde était transparent.

Il roulait sur lui-même au fond de l'espace, aussi translucide que peut l'être un monde hors du temps. Soleils, planètes, comètes, tout flottait comme un nuage à même la matière spirituelle, dans une grande intelligence qui traversait les objets comme du verre. Pas plus d'écho que de silence. Nul sentiment non plus.

sont tous en accord sur ce point, d'abord et avant tout un effroi, un effroi devant la découverte de notre nudité.

Avant d'oser la parole, l'homme a connu qu'il était nu, vulnérable.

Parmi les sens qu'il avait développés pour se nourrir, se vêtir, se signaler à ses semblables, cette horde primitive qui errait avec lui au cœur de la sylvie et des prairies habitées par les fauves, parmi les cinq sens, donc, sans doute celui de la vue l'a-t-il blessé plus que tout autre, parce que personne n'échappe à la combinaison de son image au fond de la pupille d'un semblable.

Considérons maintenant les animaux : ils n'ép

sale, terreuse, épuisante.

Alors, nous serons emportés par ce torrent de boue, tournoyant dans l'espace infini avec le monde, monstrueux galet céleste auquel nous sommes cependant obligés à nous raccrocher, contre vents et marées.

Nous aurons réussi à créer un chef-d'œuvre d'opacité.

Nous voici nous-mêmes devenus cailloux, nos corps emportés dans un torrent de boue qui se précipite vers sa fin, dans un tumulte aveugle, assourdissant.

Quel étrange destin que de rouler dans l'univers avec ces milliards de cailloux, os ténébreux qui se

de vue, sans qu'il soit possible de rattraper quoi que ce soit. Ils puisaient leur inspiration dans ce qu'ils connaissaient, les formes qui composaient leur quotidien. Ça ressemblait à des bêtes qui chuchotent, crachent, beuglent, vomissent, gémissent, hoquent ou dansent. Ça ressemblait à des hommes en chasse, bardés d'arcs, de javelots, de filets. Vu de loin, quel fouillis ! Il fallait s'approcher très près pour se rendre compte. Alors on commençait à distinguer des signes. Ce n'étaient pas des signes à proprement parler intelligents, non. À peine une cicatrice. Une empreinte.

C'était comme une combustion, en creux.

Il y avait dans ces lignes et ces taches un feu qui invente ses propres monstres. Car si l'œuvre est l'expression la

endormie dans cette argile ?

L'art creuse dans la pesanteur, la pesanteur de sa propre matière. Creuse l'inconnu qui dort sous l'animal social.

Il feint de l'organiser et, ce faisant, amplifie le monde.

L'art c'est l'apprentissage de la transparence, et c'est l'échec de cette transparence trop voulue, trop désirée – une défaite pleinement assumée. L'homme se découvre à l'instant où s'éteint sa voix. Parce que tout ce qu'on peut atteindre d'une certaine façon se situe dans l'invisible et donc n'existe pas.

Cela va très loin. Même dans les pires moments, même dans les plus cuisantes

Moi et lui : deux néants qui se rencontrent. Qui s'interpénètrent.

Qui se parlent, se nourrissent – se soutiennent.

Qui se fécondent. Se vident l'un dans l'autre.

À présent, je pose mon fardeau à terre. À présent, je me couche en moi-même. Je me couche dans l'absence. La place en est toute occupée.

Je suis indestructible. Ou plus exactement : je suis dans une gloire d'absence.

Puis-je donc être sans moi, tout en étant moi ? Être si transparent

Lui, c'est dans le poste de police. Comme dans les films, sauf qu'il y joue et que jamais il n'aurait pensé. À part pour des vols ou pour de la dope. Il est assis sur une chaise avec l'inspecteur devant lui, et l'inspecteur est derrière son clavier et l'inspecteur y tape ses réponses. Parfois, il lève ses yeux, et alors on ne voit que sa moustache de policier et ses yeux de policier par-dessus l'écran. Et on lui lit ce qu'on a écrit et on lui demande si ça va. Si ça va.

Et quand il arrive au terme de l'histoire, quand derrière les mots qu'il a balancés il devine sa honte. Quand derrière sa honte il aperçoit sa haine pour lui. Quand. C'est alors qu'un jeune flic entre. Il chuchote à l'oreille de

L'invitée d'Iran

Sanaz Safari m'a fait parvenir des textes écrits en français comme des bouteilles à la mer. Elle vit et travaille en Iran, a étudié le français à l'université, et a publié quelques textes en persan. Ce n'est que récemment qu'elle a développé une envie tenace d'écrire en français, pour s'adresser à des lecteurs éloignés. Cela l'a obligé à construire ses récits différemment, à les rendre plus étrangers à elle-même. Pour qu'ils puissent être publiés ici, j'ai apporté à ces deux textes des corrections et quelques adaptations mais j'ai tenu à conserver les traces de la démarche de Sanaz Safari : écrire dans une langue qui n'est pas la sienne à l'attention d'un lectorat dont elle ignore encore tout, en espérant qu'une rencontre puisse tout de même se produire. Un grand merci à Marius Daniel Popescu qui lui a généreusement ouvert les pages de son *Persil*.

Emporté par le tumulte et les tourbillons, je succombais à l'embrasement et à la démence d'Al-Qahira, à cette furie populeuse qui cingle les certitudes, lacère les attaches et brise les serrures.

Mes frontières volaient en éclats!

Ma raison se déchirait.

J'étais heureux mais lessivé, déterminé après deux semaines à trouver un peu de repos dans le sud du pays.

A peine entré en gare, le train a été pris d'assaut par les centaines de voyageurs qui se jetaient en avant comme des diables, s'invectivaient, se bousculaient, se maudissaient, passaient par les portes aussi bien que par les fenêtres.

Le prix à payer pour peut-être trouver un siège.

Dans cette cohue, à plusieurs reprises, on a frisé la bagarre générale. Mais lorsque le train a démarré, tout s'est assagi. Malgré la chaleur, la promiscuité, l'air lourd de poussières, malgré ce train incapable de prendre de la vitesse (dix-sept heures seront nécessaires pour relier Le Caire à Louxor), j'étais heureux de respirer des odeurs fortes, de découvrir des sensations nouvelles, des paysages excessifs, de perdre pied et de sentir les veines de mes tempes brûler autant que mes yeux. Je me guérissais de trop de mesure.

A chaque gare le train s'arrêtait ; invariablement un petit groupe de fellahs descendait tandis que personne ne montait. Après deux ou trois heures de voyage, plus aucun passager n'était debout. Tassé sur une banquette inconfortable, je souriais à mes voisins. Ils me regardaient avec pudeur, m'invitaient à partager leur repas, supposaient que j'avais dû me tromper de train. Je cherchais quoi leur répondre, quoi leur montrer, quand je me suis souvenu de la carte postale. Ils ont fixé l'image avec une attention d'écoliers subjugués, sans bien comprendre, tanguant de plaisir, vacillant d'incrédulité. J'expliquais au mieux que je venais de là, que ce vert jusqu'à l'ivresse, c'était ma patrie,

mon pays. Leurs regards se sont remplis d'une chaleur sans bornes. Et l'image a passé sur la banquette d'à-côté, sur celle de derrière, elle s'est mise à circuler dans tout le wagon, à disparaître dieu sait où, provoquant un brouhaha heureux, des commentaires exaltés auxquels je ne comprenais rien mais qui devaient attirer les occupants des autres wagons. Beaucoup voulaient voir le possesseur de la carte postale. Un défilé ininterrompu et incompréhensible a commencé. Des hommes me félicitaient en tapotant la main sur leur cœur, des femmes m'adressaient des sourires, des enfants ouvraient grand leurs yeux comme si j'avais le pouvoir des magiciens. Qu'avait donc cette carte postale de si extraordinaire ? Au bout d'une demi-heure, la tension est descendue d'un cran et les discussions se sont espacées. Je me suis assoupi. J'ai fermé les yeux. Quand je les ai rouverts, une jeune fille aux joues rondes et au corps ingénu se tenait devant moi. D'un geste plein de grâce, elle m'a rendu la carte postale qui encadrait mon enfance, la carte postale maintenant froissée par les centaines de mains qui l'avaient touchée. La jeune fille restait là, belle en son silence, elle se tenait immobile sans que cela ne la gêne ou ne me mette mal à l'aise. Je sentais son souffle et son odeur. J'aurais voulu la serrer sur ma poitrine, me lier à elle quelques jours, j'aurais voulu marcher seul avec elle et parler de choses insignifiantes.

Le temps est une énigme douloureuse.

Il y a la peur de ne rien savoir.

Il y a le pressentiment de ce qui ne se réclame pas.

La jeune fille s'est penchée vers moi, elle a posé le dos de sa main contre ma joue, elle a détaché ses lèvres, et d'une voix tremblotante, émue, d'une voix juste audible qui n'a pas fini de m'amuser, elle a susurré : It's paradise for Muslims.

au mois d'août de l'année 2014 le journal littéraire «le persil» accomplissait dix ans d'existence

Le persil journal, numéros 101-102-103, automne 2015

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.
fr abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil Président: Daniel
Rothenbühler, Vice-président: Dominique Brand,
Secrétaire: Vincent Yersin, Caissier: Daniel Kamponis,
e-mail: le